

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Il est déjà bougrement loin, perdu dans la nuit du passé, le temps où les réacs promettaient aux zigues d'attaque un accueil pas fadé, s'ils osaient venir trouver les pétrosquins et leur jaspiner selon leur sentiment.

Les fourches devaient se fiche à rouspéter d'elles-mêmes: un chien dans un jeu de quilles ne serait pas plus mal reçu.

Caressées par les sabots bien ferrés, les fesses des «rouges» devaient en saigner. On renverrait ces oiseaux, causer du «partage des terres» avec les types des villes qui, eux sont assez pocheteés pour se laisser mener en bateau avec des balourdises pareilles.

Ainsi raisonnaient les chameaux, ne se doutant pas qu'à la ville, comme dans les petits trous, l'état des esprits a changé du tout au tout.

Les routes pavées, la vache noire, l'école, mêlant, panachant les populations, citadines et rurales, ont foutu en marmelade les préventions des uns contre les autres. Le malentendu entre les turbineurs de l'usine et de la charrue, entretenu par les Jean-foutre - avec autant de soin qu'ils entretiennent leur bedaine - a fondu devant ce va et vient comme une bille de beurre à la broche. Il n'est pas jusqu'au service militaire, si dégueulasse sous tant d'autres rapports, qui n'ait contribué à la fusion des besoins et des désirs.

Et les zigues d'attaque osent. Ils vont à la cahute du paysan sans que la prédiction des rosses se réalise. Le paysan n'a pas plus peur de leurs idées qu'il n'a peur des loups-garous dont on berçait son enfance. Loin de faire aux gars la conduite de Grenoble, ils leur versent un verre de cidre ou de piccolo et écoute ce jactage nouveau de toutes les oreilles.

C'est que les zigues d'attaque y vont à la bonne franquette, les bougres ne demandent rien pour eux: pas plus la place de Môssieu Félisque que celle du garde-champêtre.

Ils ne s'emmiellent pas non plus dans les savantes ragougnasses des socialos à la manque; ils ne conseillent pas aux paysans d'attendre quelque chose des bouffe-galettes ou des aspirants bouffe-galette; ils ne leur disent pas d'envoyer leurs fistons à Paris coudoyer Mr. Jaurès et autres avocaillons à la chambre des députés.

Mais ce qu'ils leur disent, ils le dégoisent sans sans barguigner: ils expliquent que «la terre - cette bonne terre, qui porte et nourrit tant de feignasses et de propre à rien - cette terre qui, aujourd'hui, appartient au banquier untel ou à la comtesse unetelle, était autrefois terre communale.

«Et, par des crapuleries de tout calibre, par la dépossession violente, par la fraude, par l'usure, par l'accaparement, les richards qui jamais n'ont fait œuvre de leurs dix doigts, ont chapardé cette terre aux campluchards qui l'avaient défrichée et mise en rapport et l'ont proclamée propriété particulière.

Et l'État est venu à la rescousse: le brigand est devenu gendarme, - selon le mot de Renan, - des foulititudes d'emploi sont été créés pour défendre cette propriété indûment arrachée au paysan.

Des révolutions se sont faites: les bourgeois ont culbuté les nobles; les biens féodaux ont passé aux pattes crochues des enfouisseurs d'argent... Quant aux bons bougres de laboureurs, ils n'ont eu que quelques bribes de cette terre - les plus mauvais coins, nom de dieu!

L'impôt gonfle à perpète, - elle est bougrement lourde la note du percepteur! Toute la kyrielle de taxes de l'ancien régime a été réinstallée: cheval, charrue, bœufs - tout paye! Faut casquer sans fin ni cesse.

C'est que sa Majesté l'État a toujours des types à caser. Les fonctionnaires pullulent pire que des morpions; pour mater les grévistes, il lui faut tenir par charribotées vos fistons sous les armes, et pour vous encrasser l'intellect: les curés, les jageurs, la flicaille et tout le diable et son train ne font que croître et embellir.

Sans compter la dette publique: quarante milliards dont vous crachez les intérêts pendant que d'autres bouillent la somme.

D'autre part, pendant que la gouvenance vous plume tout vifs, vous forçant à vendre vos récoltes pour engraisser ses pourceaux, les capitalos manigancent de manière à vous les acheter pour moins que rien.

Leur galette (qui vous fait si souvent défaut!) va à la grande culture: tout se fait là avec des mécaniques rupines et à un prix de revient qui défie toute concurrence.

De sorte que, le pauvre cul-terreux, seul sur son lopin, ne peut vendre ses produits qu'à un prix qui ne rémunère pas son rude turbin.

Il tire le diable par la queue, chavire dans les pattes d'un grigou d'usurier, hypothèque son champ, - et, comme fin finale, le voit vendre pour une bouchée de pain au tribunal voisin,... après quoi il redevient un gueux, un|salarié sans sou ni maille».

Ainsi dégoisent les zigues d'attaque. Ils ne flattent pas le tableau et crachent la vérité, toute entière. Écoutons les, vietdaze, quand après avoir exposé le mal, ils expliquent le remède:

«Qu'y a-t-il à faire pour fiche à la raison ces vampires qui nous pompent la vie? Une chose toute simplette, bondieu: refuser de leur foutre la becquée, de manière à les forcer à démissionner.

Quand les nuages font leurs galipètes dans le ciel, que le tonnerre pète, que les éclairs déchirent le noir des nues, il n'est pas malin de conclure que l'orage s'amène.

C'est kif-kif pour les coups de chien: à reluquer les grèves, les coups de chabanais par ci par là, à entendre ce qui se mijote dans les caboches du populo, on peut crier «gare à la bourrasque!».

Or donc, si des tourmentes révolutionnaires se produisent en Europe de tous côtés, pourquoi les paysans seraient-ils assez moules pour s'endormir sur le rôti? S'ils ont le nez creux, ils affirmeront leurs droits sur la terre, - toute la terre! Et, organisés en Communes, ils la cultiveront et en jouiront en commun.

Ce qu'ils ne rateront pas de faire aussi, s'il sont marioles, c'est de refuser l'impôt et d'envoyer paître toutes les andouilles qui voudraient les empêcher de faire eux-mêmes leurs propres affaires!

Et une fois la Propriété à l'égoût et l'Autorité dans la mouscaille, il y aura mèche de s'entendre avec les gas des villes à qui les patrons auront aimablement cédé les usines, n'étant plus à même de les faire fonctionner tout seuls.

Pour lors, en plein communisme, en pleine anarchie, se déroulera le train-train d'une vie des plus galbeuses.

On ne se plaindra pas plus de l'absence des capitalos et des gouvernants que les arbis de la crevaision des criquets!

En effet, pécaïre, les rares petites choses que la gouvenance fait de bonnes, seront bougrement mieux faites par les libres volontés.

Les routes, les canaux, les chemins de fer, seront fabriqués, en un rien de temps, par les gas d'une commune et d'une région, mille fois mieux que par des entrepreneurs et toute la racaille des ponts-et-chaussées.

Quant à la poste (qui déjà a été un service privé) nul doute qu'elle ne marche aussi bien que maintenant, - avec en moins le cabinet noir et le chapardage des lettres, foutre de foutre!

Itou pour l'instruction, qui sera donnée à jet continu, et à qui en voudra, cré pétard.

Quant aux jugeries, aux guerres, aux geôles et autres salopises, - ça ne sera plus de saison, capét de dious».

Ainsi parlent les bons bougres aux paysans,... et ceux-ci disent pas que non!

Le père BARBASSOU.
